

LE GRAND VAINCU

(Suite de la 1ère Page)

blanc et bleu des soldats du roi.

Les barques abordèrent. Ouinnipeg et David parlementèrent quelques instants avec l'officier qui commandait le détachement, puis, ayant fait signe aux deux jeunes gens de les suivre, ils s'acheminèrent tous quatre vers le camp situé à une heure de marche environ, dans un vallon resserré couronné d'épais buissons qui le dissimulaient aux regards.

Au moment où ils arrivèrent devant la tente de M. de Montcalm, le général français était absent.

Le marquis de Montcalm avait l'habitude de faire chaque soir une ronde dans le camp, afin de s'assurer que toutes les dispositions étaient bien prises et que rien ne viendrait troubler pendant la nuit le repos de sa petite armée.

Chacun, officier ou soldat, pouvait alors l'aborder. Il écoutait attentivement les rapports des uns et les doléances des autres et rendait souvent ainsi, tout en marchant lentement, une justice sommaire dont les arrêts étaient toujours respectés.

En attendant le retour de M. de Montcalm, les deux jeunes Français s'étaient assis, à bonne distance l'un de l'autre, sur l'herbe du petit monticule au sommet duquel se dressait la tente du général.

Leurs regards serraient avec plaisir sur le camp qui déroulait à leurs pieds ses tentes de toile blanche et ses abris de feuillage.

Il y régnait cette animation vivace et joyeuse qui a caractérisé à toute époque un campement de soldats français.

Mais la présence de l'ennemi, dont les éclaireurs indiens devaient être répandus dans les bois voisins, et la possibilité d'une alerte assourdissaient un peu le bruit accoutumé.

Ce n'était qu'un murmure de voix si contenues et si discrètes qu'à cent pas de distance on n'aurait pu deviner que trois mille hommes étaient cachés dans ce pli de la vallée.

Au bout de quelques instants d'attente, Jean d'Arramonde et Saint-Preux virent apparaître, dans l'étroit chemin pratiqué entre deux rangées de tentes, trois officiers enveloppés de manteaux noirs.

Ce petit groupe marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment devant les cercles formés par les soldats réunis autour des feux.

Ceux-ci se levaient aussitôt et se tenaient droit immobiles, dans l'attitude du respect.

Les trois officiers ne furent bientôt qu'à quelques pas de Saint-Preux et d'Arramonde.

Celui qui marchait le premier était un homme de petite taille, à la démarche noble et assurée. Sa physionomie, aux traits fortement accusés, était remarquable par l'éclat de deux yeux noirs qui se portaient avec vicacité vers toute les parties du camp et semblaient percer la demi-obscurité dont les crépuscules du soir commençaient à assombrir l'horizon.

Ses regards perçants eurent bientôt remarqué les deux jeunes gens assis sur le monticule.

L'officier se retourna vers ses deux compagnons et leur dit quelques paroles rapides ; il leur demandait sans doute quels étaient ces étrangers.

Aussitôt David le Chasseur, qui se tenait un peu à l'écart avec Ouinnipeg, s'avança vers le chef français et mit à la main son bonnet de castor.

L'officier laissa échapper un geste de surprise.

— Jomment ! te voilà de retour, mon brave chasseur de bisons ? s'écria-t-il. Ne m'as-tu pas dit, quand tu m'as quitté, il y a quinze jours, que tu allais à Québec pour te marier ? La noce est-elle déjà faite ? Nous as-tu amené ta jolie fiancée ? Je parlais encore de toi aujourd'hui au père André, et nous regrettions tous deux de n'être pas à Québec, lui pour bénir ton union, moi pour signer au contrat.....

Un soupir s'échappa de la robuste poitrine de David. Il bissa un instant la tête, et ses regards, ordinairement si fiers et si décidés, semblèrent se couvrir d'un voile.

— Merci, monsieur le marquis, murmura-t-il, merci pour les bonnes paroles que vous me dites—Mais je ne suis pas marié, comme vous le pensez, et la noce dont vous parlez ne se fera peut-être jamais.

— Que dis-tu ? Pardieu ! mon bon ami, quel est cette énigme ? Voici la première fois que je te vois hésitant et embarrassé ! Quel est donc l'obstacle qui peut arrêter Bras-de-Fer ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y autoriser.

— Eh bien ! reprenez dans une heure. J'ai à te parler, David ; et si ton retour n'était pas causé par un événement qui me semble fâcheux pour toi, je me réjouirais de te revoir, car je vais sans doute avoir besoin de tes services.

— Je suis à vos ordres monsieur le marquis.

En se retirant, le chasseur de bisons découvrit Ouinnipeg qui se tenait grave et immobile derrière lui.

Le marquis de Montcalm, car c'était le général français en personne qui venait d'avoir avec David cette conversation familière, le marquis de Montcalm ne put réprimer un mouvement d'étonnement et de joie en apercevant le chef sauvage.

— Je vous salue, Ouinnipeg, dit-il en donnant aussitôt à l'inflexion de sa voix cette expression digne et bienveillante qui savait si bien lui concilier le respect et l'affection des guerriers indiens ; je vous salue et je suis heureux de vous voir dans mon camp après une longue absence. La vaillante tribu des Abénaquis est-elle toujours nombreuse et forte ? Le Grand-Esprit a-t-il répandu ses bénédictions sur vos récoltes ? A-t-il éloigné de vos wigwams la cruelle maladie qui les désola l'an dernier ? Aigle-Noir, soyez le bienvenu parmi nous.

— Les paroles de mon père blanc sont douces à mon oreille, répondit le chef sauvage en plaçant sur son cœur sa robuste main étendue. Ouinnipeg sait que le grand Onontheo des Français est entouré d'ennemis, et comme les Français ont toujours été bons pour sa tribu, il a ordonné à ses jeunes hommes de monter sur leurs pirogues rapides et de venir au secours de leur père blanc. Ils sont là dans le bois, au nombre de cinquante.

— Je vous remercie, Aigle-Noir, d'être fidèle dans le malheur à ceux qui ont été généreux pour vous dans la prospérité. Mais vous savez que je suis loyal et incapable de tromper. Ecoutez-moi bien.

M. de Montcalm se rapprocha du chef sauvage.

— Vous avez dit tout à l'heure que je suis entouré de nombreux ennemis. C'est la vérité. Une armée de dix fois supérieure à la mienne peut m'attaquer d'un moment à l'autre. Ce sera un miracle de Dieu si je suis vainqueur. Mais c'est un devoir pour moi de mourir où mon roi m'a placé. Je vous dis cela, Aigle-Noir, pour que vous sachiez bien à quoi vous vous

engagez en restant parmi nous. Votre tribu, déjà si affaiblie par une terrible maladie, peut succomber tout entière dans la lutte suprême que nous allons soutenir. Réfléchissez donc, Ouinnipeg, et voyez si le vaillant peuple des Abénaquis veut combattre dans les rangs des Français comme il le fait depuis cent ans, ou s'il veut imiter les Delaware, les Mingoes, les Shawanées, qui sont passés du côté de nos ennemis, ou les Algonquins, qui nous ont quittés hier pour gagner les plaines lointaines situées de l'autre côté des lacs.

— Si ton peuple est vaincu et quitte notre pays aux arbres verts, les Abénaquis seront massacrés ou esclaves. Mieux vaut pour eux mourir la face tournée vers leurs ennemis.

Le marquis de Montcalm fut profondément touché de cette réponse. Les récentes déflections des tribus indiennes avaient péniblement ému ce cœur généreux, qui ne pouvait comprendre ni la trahison ni l'ingratitude. Il tendit la main à l'Aigle Noir avec un mouvement vif et chaleureux et le remercia de son dévouement.

Puis s'adressant de nouveau au chasseur de bisons :

— Quels sont ces deux jeunes gens ? demanda-t-il, et il désigna du regard Saint-Preux et d'Arramonde.

Ceux-ci s'étaient levés, dès qu'ils avaient compris que cet officier aux manières si simples et si bienveillantes était le marquis de Montcalm.

David répondit : — Ce sont deux Français que M. de Frontenac a prié l'Aigle-Noir de conduire à votre camp, monsieur le marquis.

— Ah ! vous venez de Québec, messieurs ? dit Montcalm en se rapprochant des deux gentils hommes.

— Non, mon général, nous venons de France, répliqua Saint-Preux qui s'inclina respectueusement.

— De France ! répéta le marquis de Montcalm.

Et aussitôt il tourna instinctivement la tête : une expression émue, attendrie, se peignit sur sa physionomie si mobile, et son regard devenu rêveur se porta dans la direction de cette patrie bien-aimée pour laquelle il combattait en héros, de cette patrie qu'il ne devait plus revoir, hélas ! et où il avait laissé les plus chers objets de sa tendresse.

— De France ! répéta-t-il encore en reprenant soudain le ton vif et animé qui lui était habituel. Comment êtes-vous venus ? Vous deviez avoir une flotte puissante pour forcer l'entrée du Saint-Laurent. Avez-vous brûlé quelques croiseurs anglais ? Nous apportez-vous enfin des secours, des hommes, des vivres, de la poudre ?

— Nous sommes venus seuls, mon général, répondit Saint-Preux, sur un brick que les ennemis ont été bien près de prendre, mais que le courage de quelques bons matelots a su défendre. Je ne vous apporte, hélas ! d'autre secours que mon épée. Je suis aussi chargé pour vous d'une lettre de M. le maréchal de Belle-Isle, mon parent.

— Entrez ici, messieurs, dit M. de Montcalm en prenant les devants et en soulevant lui-même le pan de toile qui fermait l'entrée de sa tente. Je serai heureux de causer avec vous de notre cher pays. Je vous demande seulement cinq minutes : le temps de donner le mot d'ordre à M. de Bourlamague.

VI.

UN DUEL D'UN NOUVEAU GENRE.

Tandis que M. de Montcalm échangeait quelques paroles avec l'un des officiers qui l'ac-

Mde. Mary Mathieu.

MALADE DEPUIS DIX LONGUES ANNEES, EST GUERIE EN DEUX MOIS PAR SEPT BOITES DE PILULES ROUGES DU Dr. CODERRE. QUATRE MEDECINS L'ONT SOIGNEE PENDANT SEPT ANS, MAIS AUCUN D'EUX N'ONT PU LA GUERIR.

DECOURAGEE, ELLE NE VOULAIT PLUS RIEN PRENDRE, MAIS SON MARI L'OBLIGE A ESSAYER LES PILULES ROUGES DU Dr. CODERRE, QUI L'ONT COMPLETEMENT GUERIE.

Le triomphe des Pilules Rouges du Dr. Coderre, augmente tous les jours. Les guérisons les plus étonnantes s'opèrent par ce grand remède.

Quand tout vous est à charge, que vous ne pouvez marcher sans être fatiguées, que vous suez facilement, que votre visage rougit, que vous devenez excitées et nerveuses, que vous ne pouvez rien supporter et que vous ressentez toujours une douleur quelque part, faites bien attention, car vous êtes en danger, la faiblesse s'est emparée de vous, vos nerfs sont épuisés et vous devez sans retard faire disparaître tous ces symptômes qui sont l'indice de graves maladies. Combien de femmes par une coupable négligence, attendent, retardent jusqu'à ce qu'enfin une maladie grave, souvent incurable se soit déclarée. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ont guéri des milliers de femmes que les médecins avaient abandonnées. Tous les jours, nous recevons des témoignages de guérisons vraiment extraordinaires obtenues par les Pilules Rouges du Dr. Coderre, lisez ce qui



MADAME MARY MATHIEU.

suivait : « Depuis dix ans, j'ai beaucoup souffert. J'avais des gros maux de tête, si violents que j'étais obligée de prendre le lit, douleurs d'estomac, mal aux reins, douleurs entre les deux épaules, dans les côtés, j'étais d'une grande faiblesse et je ressentais des douleurs dans tous les membres. Durant sept ans, je me fis soigner par quatre médecins, mais aucun d'eux ne put me guérir. J'étais si découragée, que durant les trois dernières années, je ne voulais plus me faire soigner ni rien prendre. Mon mari ayant entendu parler des guérisons obtenues par les Pilules Rouges du Dr. Coderre m'obligea à en prendre, et je ne le regrette pas, car elles m'ont complètement ramené à la santé. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr. Coderre à plusieurs dames et je les recommande encore à toutes les femmes qui souffrent. » Mme MARY MATHIEU, St. Victor de Tring, Québec.

Les témoignages que nous publions sont vrais et sincères. Nous donnons les noms, l'adresse et le portrait des femmes reconnaissantes qui veulent aider à d'autres femmes souffrantes à se guérir comme elles l'ont été par les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Les adresses que nous publions sont toujours celles qui nous sont données en même temps que le témoignage des femmes guéries. Si vous ne pouvez trouver ces femmes en allant les voir ou en écrivant, veuillez donc nous avertir, et nous ferons notre possible pour vous mettre en communication avec elles. Femmes qui souffrez, demandez, exigez, insistez toujours pour avoir les Pilules Rouges du Dr. Coderre pour les femmes pâles et faibles, vous aurez alors celles qui guérissent toujours. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent infailliblement le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côté, font désenfler les mains, les jambes et les pieds. Au

leurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, toutes les maladies du changement d'âge, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, dos faible, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr. Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux terribles luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère, et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pur un blanc de traitement. Il vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas, car tous les jours votre maladie s'aggrave et devient plus difficile à guérir. Adressez comme suit :

Departement Medical, Boite 2306, Montreal, En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre, ce sont des imitations, refusez-les. Elles vous feront plus de tort que de bien. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre envoyez-vous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr. Coderre dure plus longtemps qu'aucune bouteille en liquide que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr. Coderre au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard.

Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, Montreal.

compagnait dans sa visite à travers le camp, les deux gentilshommes français pénétraient sous sa tente dont l'austère simplicité les frappa vivement.

Un petit lit de camp, un coffre contenant quelques effets, une table sur laquelle un soldat venait de déposer un modeste souper servi dans une assiette en terre, quelques oscebeaux faits de racines d'érable, curieusement sculptés et qui avaient sans doute été offerts au général français par ses amis les Indiens, composaient tout le mobilier.

Autour du poteau qui soutenait la tente, plusieurs tablettes avaient été placées et sur ces tablettes reposaient quelques livres.

L'un de ces livres gisait ouvert sur la table. Saint-Preux s'approcha et vit, non sans surprise, que le général occupait ses loisirs à lire Plutarque dans le texte grec.

A ce moment, le marquis de Montcalm entra.

— Je vous demande la permission de souper, messieurs, dit-il en venant s'asseoir en face de la table. En campagne, voyez-vous, il faut s'habituer à manger et à dormir lorsqu'on a un instant devant soi, car l'ennemi se fait toujours un malin plaisir de vous déranger dans ces importantes occupations... Voyons, asseyez-vous près de moi. Vous avez, n'avez-vous dit, à me remettre une lettre de M. de Belle-Isle.....

— La voici, mon général, dit Saint-Preux en tirant de sa poche une large enveloppe qu'il tendit à M. de Montcalm.

Le général fit sauter l'enveloppe, étendit la lettre devant lui et, tout en soupant rapidement, la lut pardessus son assiette.

Cette lettre était ainsi conçue. « J'ai reçu, monsieur, votre dépêche du 20 janvier dernier et je répondrai prochainement aux divers points qu'elle traite. Ainsi que je vous l'ai déjà fait connaître, le roi désire conserver à tout prix un pied dans l'Amérique septentrionale. Il compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté dont vous lui avez déjà donné de si belles preuves, et il espère que vous saurez communiquer les mêmes sentiments aux officiers principaux et aux troupes qui sont sous vos ordres.

« Je regrette de ne pouvoir vous envoyer tous les secours que vous me demandez. L'état des finances du roi ne lui permet pas de faire de nouveaux sacrifices. D'ailleurs la mer est aux Anglais et les troupes que je vous enverrais risqueraient d'être détraquées avant d'aborder au Canada. J'espère pourtant vous adresser le mois prochain quelques hommes et quelques vivres. Le capitaine Canon, fameux corsaire de Dunkerque, m'a affirmé qu'il saurait les conduire à travers les croiseurs anglais.

« J'arrive à l'objet principal de ma lettre. Elle vous sera remise par mon neveu Gaston de Saint-Preux, auquel je viens d'accorder un brevet d'officier. Étant de garde au château de Versailles, il a été provoqué par une sorte d'étonnardi venu du fond de sa province pour voir le roi et qui voulait passer à toute force, malgré la consigne. Ils ont croisé l'épée, je les ai fait enfermer à la Bastille ; mais l'air de la prison, loin de les calmer, n'a fait qu'exaspérer leur animosité. J'ai ordonné à mon neveu de partir pour votre armée. Aussitôt, son adversaire a déclaré qu'il voulait le suivre, et que, puisque je les empêchais de se battre en France, ils sauraient bien se retrouver au Canada.

« J'espère que la traversée aura fait réfléchir ces jeunes fous et qu'ils auront renoncé à leur projet. S'il en était autrement, je compte sur vous pour arranger cette affaire. Peut-être trouverez-vous en eux l'étoffe de deux bons officiers. Saint-Preux est réfléchi, calme, opiniâtre. Quant à l'autre, qui se nomme, je crois, Jean d'Arramonde, c'est un cerveau quelque peu échauffé par votre beau soleil de la Gascogne. Vous pourrez lui confier une expédition aventureuse, et s'il met autant d'entrain à forcer les lignes anglaises que la grille du château de Sa Majesté, vous n'aurez, je crois, qu'à vous louer de ses services.

« Je vous souhaite, monsieur, une parfaite santé ; je ne suis point en peine du reste. Soyez assuré aussi de tous les sentiments que j'ai pour vous et du désir que j'ai d'être à portée de vous en donner des marques.

[à continuer]